Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 17 (1950)
Heft: 67-68

Artikel: Le parler "franco-provençal" d'Aiript
Autor: Pougnard, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399165

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PARLER « FRANCO-PROVENÇAL » D'AIRIPT

Dans le présent article :

a) les numéros des pages citées en référence sont comptés à partir de la première page considérée comme affectée du n° 1 ;

b) une référence telle que X, 3°, d, doit se lire : chap. X, § 3, subd. d, du Lexique accompagnant la thèse.

CHAPITRE I

LA PHONÉTIQUE

A. — DESCRIPTION PHONÉTIQUE

Le parler saint-maixentais ne se recommande ni par la sonorité, ni par une cadence allègre. A l'oreille de l'auditeur attentif au seul déroulement mélodique de la phrase se succèdent, tout au long d'une intonation quasi-monocorde, une suite d'articulations assez molles hachées d'explosions consonantiques surtout vélaires. Au double point de vue musical et rythmique, l'impression d'ensemble est celle d'un langage monotone et rocailleux.

A l'analyse, la tonalité uniforme et terne résulte en premier lieu de la prédominance, dans le système vocalique, de *ẹ* féminin, toujours sensible, même à la finale où il se nasalise légèrement : *ăḍẹ̆lẹ̆, pĕrḍẹ̆kẹ̆* [1]. Intérieur, il peut porter l'accent :

soit du mot : *pẹ̆lẹ̆* « revêtement gazonné », *fẹ̆lẹ̆* « fille »,

soit du groupe articulatoire : *lĕ pĕr gĕrmĕlĕ, lă fĕl rĕkẹ̆tẹ̆* « le père gronde, la fille regimbe ».

Il est normal que le retour fréquent du phonème, et souvent aux points culminants du processus articulatoire, communique à l'ensemble un son sourd et éteint.

Par ailleurs, avec la résorption des diphtongues, modulation et variété ont disparu en grande partie. L'harmonie aussi. Des mots naguère finement nuancés : *ɛ^b^āu* « chaud », *ɛ^b^á* « cher », se confondent. La résonance en mi-teinte d'un élément faible ne vient plus adoucir la succession de sons aujourd'hui tranchés et traversés d'articulations rauques *ɛ^b^, j^h^*, ni broder ses variations sur une gamme appauvrie.

Le rythme, de son côté, se ressent de la disparition des diphtongues. Avec l'amuissement du phonème en valeur faible, la durée de la voyelle

1. Accent traînant de l'appel, de l'apostrophe, de la réaction émotive.

antérieurement diphtonguée s'est réduite, en sorte que la phrase ne présente plus que par accident l'alternance ancienne de longues et de brèves qui lui donnait son relief. Une suite telle que :

tŭ pœ̀ krāər kĕ mã̄ ɛʰvāu ĕt ŭn bŭn bāètè,

est devenue : *tŭ pœ̆ krăr kĕ mã̄ ɛʰvă̆ ĕt ŭn bŭn bątè,*

« tu peux croire que mon cheval est une bonne bête ».

Poussé plus avant, l'examen du type ci-dessus montre en outre que les temps forts se sont réduits en nombre et en vigueur expiratoire ; trois sommets dessinaient naguère dans la chaîne articulée une triple ondulation au balancement quasi-régulier ; le graphique serait maintenant une droite ; réduite à un seul accent, l'intensité n'affecte plus qu'une syllabe à place fixe, finale tonique ou pénultième. Le mouvement s'en est allé avec la scansion et le rythme s'est figé.

Vocalisme.

Le matériel sonore, plus riche que celui du français, compte vingt-deux voyelles, dont cinq nasales, et un reste de diphtongue.

a) Série antérieure.

De la plus grande à la plus petite aperture, elle comprend :

a

(français : carreau, carotte). *a* moyen, avec point d'articulation légèrement en arrière de *ǎ* (fr. patte). Toujours bref ou de durée moyenne ; c'est, en finale absolue, le *a* des infinitifs du premier groupe : *ɛʰõtą* « chanter ». Il est parfois initial devant une fricative dentale originelle, amuie en patois : *ɛʰătăn̥è* « châtaigne ».

à

(fr. : rave, lava). Identique au phonème fr. Toujours bref sauf dans la formulette de la « pibole ».

àᵉ èᵃ

Sons intermédiaires entre *à* et *è*, se confondant presque, et interchangeables au hasard des prononciations individuelles : *pàᵉrɛʰè* ou *pęᵃrɛʰè* « perche ».

ã

variété nasalisée (fr. sang, champ) ; correspond de façon constante à fr. *on* : *brã* « son (de farine) » ; *y ăvą̃* « nous avons ».

á

phonème très ouvert ; point d'articulation équidistant de *è* et de *a* moyen ; très voisin de *àᵉ* avec lequel il se confond parfois dans certains sons complexes : *pạ̊rɛʰè* (correspondants fr. *è*) : *jʰạ̊rbè* ou *jʰàᵉrbè* « gerbe », et de même : *fyạ̊r*, *fạ̊r*, *vạ̊r* « fier, fer, vert ».

è

(fr. « père »). Toujours bref.

œ̀

(fr. : neuf, beurre). Bref ou moyen : *ɕœ̀ bẹ̀* « c'est bon » ; *tœ̀dè* « tiède ».

ẹ

féminin, ou muet. Son intermédiaire entre *e* fr. et *œ* : *vẹ̀ɲè* « vigne ».

ẽ

voyelle nasale (fr. vin). Remplace aussi en patois le fr. *-un* de « lundi », « emprunt ».

ẽ̀

variété nasalisée de *è*. (Aucun équivalent absolu en fr.). Point d'articulation plus en avant que *è* ; partie postérieure de la langue à demi-renflée et appuyée contre la luette avec constriction des narines. Bref ou moyen : Ex. : *ɛʰẽ̀* « chien » ; *sẽ̀fẽ̀* « sainfoin », *prẽ̀drè* « prendre ».

é

(fr. : blé, souper). Toujours bref, sauf dans quelques mots en syllabe initiale accentuée : *mẹ́rè* « maire » (en face de *mẹ́rè* « mère »).

ẽ́

variété nasalisée de *é*. Même point d'articulation que la voyelle pure ; constriction des narines plus grande que dans *ẽ*. Bref, ou de durée moyenne en syllabe initiale accentuée : *mẽ́jʰá* « manger » ; *lẽ́nè* « laine » ; *smwẽ́nè* « semaine ».

œ́

(fr. : neveu, lieu). Toujours de durée moyenne en syllabe accentuée : *bœ́rè* « beurre » ; *ɛʰœ́rè* « tomber » ; *ɕœ́rè* « cuire ». Bref en toute autre position.

i

Son du fr. Durée essentiellement variable ; bref : *mịɛʰè* « miche, pain

blanc » ; *ɛʰĕtị* « mauvais » ou « méchant » ; moyen : *rịrė* « rire » ; long : *līė* « couleuvre » ; *ŏ pīsė* « ça coule ».

u

Phonème fr. Bref : *nĕɛụ* « né » ; de durée moyenne : *buɛʰạ* « abattre du bois » (mais bref dans *bŭɛʰà* « éclat de bois ») ; parfois long *bū̃ɛʰė* « bûche » ; *pū̃ẹ* « dent d'outil » (mais bref en position syntactique antétonique avec élision de *e* : *ŭn pŭ dĕ rătą́* « une dent de râteau »).

b) Série postérieure.

De la plus ouverte à la plus fermée :

á

(fr. : pâte). Long ou de durée moyenne à la tonique : *mą́tė* « insuffisamment sec (linge, herbe) » ; *sá* « soir ». Bref devant l'accent : *răpẹ́* « râpé » ; *pătŭrą́* « pâtis ».

áᵒ

très rare. S'entend dans *mĭɛʰą́ᵒ* « Michaud ». Le phonème est celui que décrivent les Phén. gén. (XI) : « écart des mâchoires tel que pour *é*, mais avec recul très net de la langue vers l'arrière et vers le haut de telle sorte qu'elle atteint très légèrement le palais au-dessus de la dernière molaire supérieure. »

ò

(fr. propre). Toujours bref : *bòrdė* « arête de poisson » ; *lòɛʰė* « limace » ; *pŏrtą* « porter ».

õ

variété nasalisée. Son identique au fr. de « rond, maison ». Bref, ou de durée moyenne à la tonique (correspond de façon régulière à *an* fr. : *tõ* « temps » ; *ɛʰõ* « champ » ; *ɛʰõsẽ* « chanson » ; *õfõ* « enfant ».)

ó

(fr. sot, rôti, beau). Bref : *pŏkrąsė* « étai léger » ; ou de durée moyenne : *dózą* « dompter ». N'est long qu'à la tonique et devant une constrictive dentale sonore : *rṍzė* « rose ».

u

très commun. Bref, sauf à la tonique devant fricative dentale : *pū̃zė* « pouce » ; *pyū̃zė* « puce » (cf. *ărŭzụ* « arrosoir »).

c) Semi-consonnes.

ẅ

(fr. *u* dans huit, nuit, suite) : (*jʰmò*) *sẅĭtạyè* « se dit d'une jument « suivie » d'un poulain (qui a un poulain) ».

w

(fr. *ou* dans rouissage) : *pwèrè* « poire » ; *pwẽ* « pain » ; *fwạyè* « boue (de chemin) ».

y

yod. : *yár* « hier » ; *yĕsạ* « se dit de pousses pointant de tous côtés » ; (en position syntactique, se présente parfois comme phonème à rôle complexe : ex. pron. pers. provoc. de la 1re pers. et particule de liaison : *ĭ sé, y é* ; *ĭ sã, y ăvã* « je suis, j'ai ; nous sommes, nous avons »).

d) Diphtongues.

aè

subsiste dans le seul mot *sŭrjʰwạ̃ère* (x, 3°, d).

ài, ày

en voie de développement par suite de l'évolution de *l* (intérieur ou final) > *y*. Ex. : *sŭlàl* (I et II), *sŭlày* (III) « soleil » ; *sŭlăla* (I et II), *sŭlăya* (III) « se dit de ce qui est exposé au soleil ».

Consonantisme.

Il comprend vingt consonnes, d'articulation assez molle, à l'exception des vélaires : *jʰ*, *ɕʰ*.

p, t, k, *b, d, g*, *f, v*, *m, n*, *s, z*, s'articulent comme en fr.

a) Vélaires.

ɕʰ

expiration brusque et violente dans l'arrière-bouche ; la cavité buccale est arrondie, les lèvres et les dents à demi-écartées mais dans leur position normale ; la langue est ramenée en arrière et renflée à sa partie postérieure de manière que l'air expiré vienne frapper la partie arrière du palais (ex. : *ɕʰà* « chat », lèvres et dents sont immobiles, la cavité buccale est arrondie, la langue, relevée dans l'articulation de *ɕʰ*, s'affaisse

et s'étale pour *à* ; le larynx, de même soulevé, revient à sa position naturelle). Dans le cas de : *ɛʰò*, *ɛᵇó*, *ɛʰœ́*, *ɛᵇu*, même position des organes bucco-pharyngiens, la masse d'air expiré vient frapper le palais aux points d'articulation respectifs des voyelles.

jʰ

symétrique de *ɛʰ* ; souffle beaucoup plus fort que dans le phonème précédent ; certains patoisants ne peuvent prononcer un *j* correct (cf. « Georges »); expiration pharyngienne, brusque et violente ; (correspond à fr. *j* ou *ge-* dans l'écriture, à *h* aspirée dans l'articulation, *jʰŏzẹ̀* « Joseph » ; *tèrjʰạ̀* « toujours »).

h

(*ʰá* « haut »). Phonème très voisin du précédent ; (ex. aucune différence appréciable de prononciation entre *jʰá* « coq » et *ʰá* « haut, hauteur »).

ɕ

variété palatalisée de *ɛʰ*. Cavité buccale légèrement moins arrondie que pour *ɛᵇ*, la position des lèvres et des dents restant la même. La partie médiane de la langue s'appuie sur le palais mou qu'elle abandonne en un brusque affaissement ; le point d'articulation est légèrement plus en avant que celui de *k*. (Le mouvement de la langue est voisin de celui qu'elle exécute de la pointe, à la base des dents, dans la prononciation faubourienne, d'où : tyarotte, tyulture « carotte, culture »).

ʝ

variété sonore de *ɕ*. Même dispositif articulatoire, mais point d'articulation légèrement plus en avant que pour *ɕ* ; la langue un peu moins renflée accomplit en s'affaissant un léger mouvement d'avant en arrière : *ʝẹ̀rè* « guère » ; *ʝáp̀ẹ̀* « guêpe » ; *ʝĕtạ* « guetter ».

b) Explosives.

k

assez mou à l'initiale, ou à l'intérieur du mot ou du groupe ; très tendu à la finale.

c) Vibrantes.

l

(fr. de langue, aligner, allègre).

l̪

variété palatalisée du précédent ; reproduit très exactement le phonème analysé dans les Phén. gén. XIII : « la pression, au lieu de s'exercer dans la région dento-alvéolaire, porte sur la moitié inférieure de la partie avant de la voûte palatine avec le maximum de pression vers le haut, et la pointe de la langue est passive contre les dents inférieures. La consonne n'est pas tendue. »

r

apical en toutes positions. Consonne assez molle. C'est la « vibrante linguo-palatale » des Phén. gén. XIII : « les bords de la langue adhèrent au palais dans la région au-dessus des canines et de la première molaire ; la pointe frôle très légèrement... la région immédiatement en arrière des alvéoles » ; *tạ̊rẻ* « terre ».

r, intervocalique marque parfois une légère tendance à s'écraser, le point d'articulation se déplaçant légèrement en arrière et prenant appui sur la partie médiane du palais mou.

fár à nyọ́r « foire de Niort ».

d) Nasales.

n̪

variété mouillée de *n* ; notée en fr. par la graphie *gn* : *ĭrạ̀n̪ẻ* « araignée » ; *n̪ặktạ* « grogner en lançant un coup de dent (chien) ».

B. — FAITS DE PHONÉTIQUE SYNTACTIQUE

a) Développement ou amuissement de phonèmes.

k

un *k* adventice se fait entendre à la finale de certains monosyllabes derrière *i*, *u*, *ȯ*, tendus bien que brefs (un très léger silence précède la chute de la langue qui détermine le son explosif).

ăbrịk (...*kạ*) « abri (...ter) » ; *ĕpịk* (...*jʰạ*) « épi (monter en épi) » ; *jʰuk* (...*ka*) « joug (lier au joug) » ; *nik* (*dĕnĭjʰạ*) « nid (dénicher) » ; *nuk* (...*kạ*) « nœud (nouer) » ; *kl̪uk* (*kl̪ŭạ*) « clou (clouer) » ; *suk* « seul » ; *luk* « loup » ; *lȯk* « lot » (*lȯtẻ* « loti »).

Il se retrouve dans certains noms de lieux : Saint-Aubin-le-Clou [1]

1. Dict. top. Led., p. 246.

(Ecclesia Sancti Albini Clausi : Grand-Gaultier, 1300 ; Saint-Aubin-le-Cloux, 1517 ; ...le Clouc, 1751 ; ...le Clou, 1782 : Dict. top. de Ledain et Pouillé du Dioc. de Poitiers) [1].

r, *s*, *t*, *f*, *k* (dans *sė* « cinq »).

s'amuissent en finale absolue : *jᵇu*, *tĕrjᵇu* « jour, toujours » ; *dŏrmị* « dormir » ; *tĕrtụ* « tous » ; *si* « six » ; *di* « dix » ; *sė* « sept » ; *ẅi* « huit » ; *nė* « neuf ».

v

intervocalique, disparaît dans *trŭạ* « trouver » ; *kwa* « couver » ; *swō* « souvent » ; *pẹ̆rė* « pouvoir ».

t

passe parfois à *ɛ* : *Pwĕɛẹ́* (I) ; *Pwĕtyẹ́* (II, III) « Poitiers ».

d

passe parfois à *j* : *jąblẹ̆*, *jĭmwẽẽᵇė* (I) « diable », « dimanche ».

b) Mutations vocaliques.

1° alternance *ã*, *ẽ* (type *bã*, *bẽ* « bon »).

ã : position antétonique, adjectif préposé.

ăvă bã ɛẹ̆r « avoir bon cœur » ; *dŏ bã pwẽ* « du bon pain ».

ẽ : finale accentuée, adjectif postposé.

ŏl ĕ bẹ̃ « c'est bon » ; *lĕ răzẽ sã bẽ ă võdẽjᵇa* « les raisins sont bons à vendanger ».

Cette mutation se retrouve dans la double forme de la négation : *nã*, en face de *ĭ nẹ̃*, *tŭ nẹ̃*, *ĕ nẹ̃*, *nyẽ*.

2° variantes *ẽ*, *é* (type *bẽ*, *bé* « bien »).

ẽ : finale tonique.

ŏ vă bẽ « ça va bien » (mais *y ŏ vŏ bẹ́* « je le veux bien » ; *ŏl ŏ fŏ bẹ́* « il le faut bien »).

ẽ : (ou *é* par assimilation) dans le mot phonétique.

ŏl ĕ bẽ k m ŏ fą « (litt.) c'est bien comme il faut » ; *ŏl ĕ bĕ vrẹ́* « c'est bien vrai » ; (mais, avec redondance, *ŏl ĕ bĕ bẽ km ŏ fą* » (litt. c'est bien bien comme il faut), c'est tout à fait ... ».

1. Cf. p. 22 a.

variantes *a*, *ó*, *u* (type *fá*, *fó*, *fu* « faut »).

ǒ fǒ dĕkõpạ « il faut partir » (litt. décamper) ;

ǒl ǒ fó, ...*fạ́* « il le faut » ;

ǒl ǒ fǒ pạ́, ...*fü pạ́* « il ne le faut pas ».

(On remarquera que deux de ces locutions adoptent indifféremment *ó*, *á* ou *ó*, *u* ; mais *u* n'est jamais employé dans les deux premières, non plus que *á* dans la première et la dernière.)

variantes *a*, *i*, *é*, *ó*, *àl̥*.

Ces mutations se rencontrent dans les diverses formes de l'adverbe d'affirmation où se retrouvent les étapes de la formation de fr. « oui ».

va (I, II); en voie de disparition rapide.

vwi, *vwĭtụ* « (litt. oui, toi) » ; affirmation renforcée, avec idée d'obligation ou de possibilité personnelle ; par assimilation :

vwĕ tŭ bẹ́ « (litt. oui toi bien) », « certes, en ce qui te concerne ».

vŏ bẹ́ « oui bien, oui-dà, certes » ; (affirmation impersonnelle).

vwàl̥ (fém. *vwẹ̀lẹ*), (litt. oui-il, oui-elle) « oui, en ce qui le (la) concerne ». Composés : *vwăl bẹ́*, *vwĕl bẹ́*, affirmation renforcée.

variantes *ò*, *u*.

sò (I), forme vieillie « sous » (mais *dsu* « dessous »).

pŏr ụmẹ « pauvre homme » ; *pŭr drọ́lẹ* « ... garçon » (par dissim.).

fŭtă ẽ kŏ d pwẹ̃ « asséner un coup de poing » ; *fŭtă ẽ kụ* « asséner un coup » (position antétonique ou finale accentuée).

c) Variations dans la quantité.

Conformes à la règle établie par l'abbé Rousselot (cf. Rousselot-Laclotte, *Précis de prononciation française*, p. 84) à propos de *á* ; la voyelle s'abrège de plus en plus à mesure qu'elle perd l'accent, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de l'accent. Ex. : *rạ́pẹ* « râfle » ; *rápẹ́* « râpé » ; *rápăl̥ạ* « grapiller » ; *răpẹ́ d răzẹ̃* « râpé de raisin ».

d) Écrasement de phonèmes.

ẹ féminin.

ăɛʰ(ẹ)tạ, *y ăɛʰẹ̀tẹ*, *y ăɛʰtạ̃* « acheter, j'achète, nous achetons » ;

p(ẹ)lạ, *ĭ pẹ̀lẹ*, *ĭ plã* « peler, je pèle, nous pelons ».

La voyelle sonore disparaît dans certains cas, fondue en semi-cons. avec la cons. subséquente :

ĭ pwă pă ŏ dirẹ (*pwá* = *pŭvá*) « je ne pouvais pas le dire ».

Il y a parfois fusion de voyelles en hiatus :

vwàl, w (i) àl ; w (i) èlè ; VII, 4°, a.

Dans le parler continu et rapide :

1° le yod s'efface : *ŭn gŭlàyè, ŭn gŭlă d ăfwérè* « une bouchée, une petite quantité de choses (litt. d'affaires) » ;

2° l'écrasement est parfois en liaison avec la finale des mots ou de la syllabe qui la précède :

se produisant quand cette finale est vocalique,

l ă t ăm(è)nĕ l (è) ɛʰĕvá « il a amené le cheval » ;

mais non quand la finale est consonantique,

l ămĕn(è) lè ɛʰvá « il amène le cheval ».

3° Il peut y avoir recouvrement de phonèmes à la finale :

dorm-á « dorm(ez-vous) »

bŭnŭm Bărbá ? « bonhomme (père) Barbaud ? »

sĭ n dŏrmá « si (je) ne dormais » (fo norm. de l'imparf.)

ke vdery-á ? « que voudri(ez-vous) ? »

e) liaisons consonantiques.

Le patois manifeste une tendance constante et rigoureuse à proscrire les hiatus ; de ce chef, les particules de liaison y sont nombreuses en quantité, peu variées en nature, *t* et *z* tendant à supplanter celles qui correspondraient normalement aux formes françaises.

ă l ă t ŭn ô « (litt. il y a un an) l'an passé, à cette date » ; *ăvă trŏ t ă fwérè* « (litt. avoir trop à faire), être accablé de travail » ; *ĭ lŭz ĕ di* « je (le) leur ai dit » ;

ŏl ĕ pĕr z œ (z èlè) « c'est pour eux (elles) ».

D'autres liaisons semblent procéder d'un fait de pensée plus ou moins confusément perçu, parfois appuyé par l'analogie (idée de pluralité, p. ex. *sẽ z u* « cinq œufs »).

C. — APERÇU DES TRAITEMENTS PHONÉTIQUES

Il ne saurait être question ici de présenter une étude un peu complète, et surtout raisonnée, de l'évolution phonétique de nos parlers. Mais leur place géographique dans une zone mitoyenne entre les deux groupes dialectaux qui se partagent le sol gallo-roman, les dialectes français et les dialectes provençaux, nous impose l'obligation de les « situer », d'abord, par rapport à la phonétique de ces parlers. Dans les quelques

pages qui vont suivre on trouvera donc, presque sans commentaire explicatif, mais seulement à titre de memento pour l'interprétation de nos matériaux morphologiques et lexicologiques, comme l'esquisse phonétique minima d'un parler du « franco-provençal » de l'Ouest. Il va de soi que le lecteur curieux se reportera aux études systématiques et détaillées qui, depuis la prospection divinatrice d'Ascoli (« Archivio glottologico italiano », III, 1874), ont eu pour objet l'étude du « franco-provençal » de l'Est, et ont fait négliger le nôtre qui, on va le voir, pourrait être dénommé : « franco-provençal de l'Ouest ».

Le Consonantisme.

a) Dentales intervocaliques [1].

Retorta, nom de la « hart », est à Aiript *ryòrtè* (f) ; cotariu [2] y est *kwá* (m) « coffin ». La carte D 1609 de l'*ALF* présente la conservation de la dentale sonorisée *d* sur une ligne en arc de cercle jalonnée par les points 548 (au delà de la Gironde), Dordogne 634, 612, Haute-Vienne 605. Nous sommes, à Aiript, bien loin de ces points ; nous sommes bien loin aussi de *d* évoluant en *z*, et nous ne soupçonnons pas *tr*, *dr*, évoluant en *ir* [3].

1. Cf. chez Morf, Spr. Glied., la carte VII donnant, d'après l'ALF, les isoglosses de : lat. *k* > *g* (securu) ; lat. *t* > *d* (rota) ; lat. *p* > *b* (sapere), et lat. *a* conservé.

2. cotariu > *kwá* « coffin ». M. Gamillscheg (Spr. Gl., p. 80, 81) a noté, d'après l'ALF, dans la région poitevine au sens large (surtout Vienne). des formes qui paraissent continuer *t*, par une étape intermédiaire *d*, en *z* ; (cf. Oratorium (Dict. top.), vers 1400 : Ouroux et Houroux, Oradour (s/Glane). Ces formes, si elles conservent en droite ligne une forme latine, nous paraissent remonter à un type étymologique *cotiariu, qui se serait constitué sous l'influence de acutiare.

Quant à *porozelo* « oseille », cité p. 80 comme continuateur de paratella, il a subi l'influence de « oseille ».

(Görlich cite : *Nadal*, Coutumes de Charroux.)

3. M. Gamillscheg (Spr. Gl., 82-3) a cru pouvoir établir que l'ancien poitevin avait connu le traitement provençal de -tr- > *ir*. A cet effet, il invoque, — outre un « arais » (charrue, « allai à l'arais » labourer, qui serait issu de « araire » et n'est en réalité qu'une simple graphie de patoisant amateur pour le mot issu de arellu) — le traitement de lutra, loutre. L'ALF (carte 1614) fournit des formes angevines « louère » qu'il faudrait, selon cet auteur, rattacher à l'ancien poitevin.

En réalité, ces formes correspondant à « loutre » (forme savante) remontent à un type lutria, mentionné dans le REW 5187, et dont M. Duraffour a établi l'existence en franco-provençal. Cf. la forme du point 924 de l'ALF, celle de Magland (Haute-Savoie) — Vox Romanica, I, 164-5, de Saint-Étienne (Vey), et enfin anc. fr. « loirre » dans les

Notons prata, *pra* (*Mŏprą*)[1] « male prée » ; *prąyė* « prairie ». En revanche, le morphème féminin du participe passé -ata est *-ąyė* ; le suffixe -ata marquant la contenance a deux formes : l'une extérieure de groupe : *ün brăsąyė* « une brassée », l'autre intérieure : *ŭn brăsă d fẽ* « ... de foin ». A noter aussi le provençalisme *dĕbăda* « ouvrir la bouche pour parler » (à côté du simple *băda* « ouvrir la bouche »).

b) Occlusives labiales.

p est, de par sa constitution, plus robuste qu'une dentale. Le traitement normal de nepote est *nvu*, de coperta, *kuvąrtė* « couverture de lit ». Mais plusieurs mots, à Aiript, présentent, concurremment avec le *v* français et franco-provençal, le *b* provençal ou gascon ; ce sont : *săbẽ* « savon » ; *ɛʰąbrė* et *ɛʰąvrė* « chèvre » ; *ɛʰĕbrątė* et *ɛʰĕvrątė* « chevrette » (mais *ɛʰĕbrą* « chevreau », à Aiript, est à Saint-Gelais (510 de l'ALF) *ɛʰĕvrą*, où l'on note aussi : *săvẽ* et *ɛʰąvrė*, fo unique). Cf. de même *săbątė* et *săvątė* « savate » (mais *săbărẽ*, IX, 3°, a) ; *ɛʰąrbė* (f) « chanvre » ; *răbętė* (f) « colza » ; *răbăną* (m), V, 4°, a. La forme melloise *ɛʰbė* « chevet » ne dépasse pas Prailles au nord et n'intéresse pas notre secteur[2].

Grandes Chroniques de France, III, 152. Ce « loirre » a été, souvent, mal compris et confondu avec « loir » (Godefroy). On se reportera enfin aux formes données par E. Rolland, *Faune populaire*, I, 54 ; VII, 126 : elles ne permettent aucun doute sur la présence du type : lutria en gallo-roman.

1. *Mŏprą*, lieu-dit, 2 km. e. d'Aiript.

2. Sur les faits, voir Lex., IX, 2°, a ; IX, 2°, d ; IX, 2°, e ; IX, 3°, a. L'origine du *b* gascon est expliquée par G. Guillaumie à la page 27 de son livre. Il s'agit là d'une évolution *v* en *b* (p. ex. *se leba* « se lever » ; *bèné lou beire* « venez-le voir ». Nous examinons ici des *b* qui ont une autre origine. Ils correspondent à des *p* intervocaliques latins qui, selon la règle posée dans les « Évolutions phonétiques » devraient être *v*. (A Saint-Pierre-de-Chignac, qui est en zone provençale, ces *p* intervocaliques évoluent normalement en *b* : *nebu* « neveu » (— par opposition à Aiript : *nvü* —), carte 907 de l'ALF, qui peut servir de base pour le tracé de l'aire française avec *v*, de l'aire provençale avec *b* ; p. ex. 1/3 de la Charente est provençal, les 2/3, à l'Ouest, sont « français »). (Cf. *ɛʰąrbė*, irrégulier à Aiript, et *charbe* régulier à Saint-Pierre-de-Chignac.)

A Aiript nous nous occupons de cas particuliers qui constituent une exception à la règle : $^{voy}p^{voy} > v$. Ce sont des mots migrateurs qui, dans d'autres régions aussi, dans le Forez, et en franco-provençal, apparaissent sous une forme provençale, avec *b*. Donc cette exception se rattache à celle qui fait apparaître un *d* là où la dentale primitive devrait avoir disparu ; de même un *k* où un *g* là où l'occlusive vélaire devrait s'être changée en constrictive. Les aires ainsi constituées en pays poitevin sont l'indice de zones de relations sociales plus étroites qu'ailleurs.

La prononciation bilabiale de *v* initial latin s'est conservée dans vanu > *vvẽ* « faible, sans force ». C'est la prononciation bilabiale de *v* issu de *p* qui explique son amuissement dans *trŭa* « trouver » ; *pĕrbwẽ* « provin » et ses dérivés, etc.

c) Vélaires.

La palatalisation des vélaires est un trait caractéristique des parlers provençaux de la région nord et des parlers français : exsucare > *ĕsŭj^{h}a*, ...*ɥ* « essuyer, essuie-mains » ; plicare > *plăᵉya* « plier » ; pacare > *pwĕᵃya* « payer ». Nous nous contenterons de noter les points, d'ailleurs très importants, par lesquels le consonantisme d'Aiript se distingue du consonantisme français.

1° Les occlusives vélaires se palatalisant progressivement devant voyelle d'avant secondaire aboutissent à une chuintisation. C'est le cas de coxa > *ɕɕsè* ; *cocere > *ɕɕrè*.

On comparera à ce *ɕ*, chuintante palatalisée, le *j* des mots : *ji* « gui » ; *jápè* « guêpe » ; *jérè* « guère » ; *jĕpé* « attifé ».

2° La palatalisation des vélaires devant *a*, ou la forme prise par *i* devant *a*, affecte une forme particulière, dont le trait essentiel est la production d'un souffle, noté dans nos graphies par ^{h} qui indique un élément accessoire concomitant. Un observateur étranger, peu familiarisé avec le phonème ^{h} peut le ressentir comme un élément essentiel. Edmont, enquêteur de l'*ALF*, et qui visait, suivant les instructions expresses de son maître d'œuvre Gilliéron, à ne noter que des impressions (il était fort éloigné de vouloir normaliser les phonèmes perçus par lui, et aucun observateur scientifiquement doué ne saurait aujourd'hui normaliser, voire « schématiser », ses impressions), a traduit ses perceptions par un simple *h* là où nous avons noté *j^h* [1]. Il va de soi que les modalités de ces articulations sont extrêmement variées et que le champ de notre enquête, avec les régions limitrophes, demanderait de façon urgente une enquête palatographique.

3° Un trait, peut-être moins original, mais très significatif aussi de ce consonantisme de nos parlers est l'absorption des vélaires :

1. M. Duraffour nous fait observer que, interrogeant M. le Dr Raillou de Prahecq, bon connaisseur de son patois, en 1931, il a perçu à l'initiale de *ɕ^{h}õta* (Aiript « chanter »), un phonème sensiblement identique à la constrictive vélaire de l'allemand *x* (dans « ach »).

voy *b* voy et *v* secondaire : *kwa* « couver » ; *trŭiạ* « trouver » ; *swõ* « souvent », bovina > *bwịnė* (mouche =) [1] ; (procède de l'articulation bilabiale, et non labio-dentale, des labiales, probablement conservée du latin : vanu prononcé *ḇanu*, trait aquitain commun avec l'espagnol).

d) traitement de *l* :

Il y a vocalisation de *l* dans *kŭrtyụ* « courtil » ; *fŭrnyụ* « fournil » [2].

Le traitement des groupes consonantiques *kl*, *gl*, en poitevin, et en particulier à Aiript, donne lieu à des considérations d'un intérêt primordial pour la théorie des évolutions phonétiques.

Au premier coup d'œil, on constate un certain flottement dans la forme des mots dont l'etymon contenait, intérieur non appuyé, ou initial de syllabe après consonne, ces deux groupes. (Cf. à Aiript, les mots : « glace », « gland », « étrangler », « clef ».) Si l'on s'en tenait à l'inspection superficielle des cartes de l'*ALF*, on serait porté à croire que, dans ces groupes, *l* s'est palatalisé et qu'ils ont en principe abouti à *kḷ*, *gḷ*, et, surtout à l'intervocalique, à *ḷ*. On peut établir à coup sûr que cette conception n'est pas conforme à la vérité. C'est, à l'exemple des « Phén. Gén. », le criterium des fausses réfections qui va nous ouvrir une voie nouvelle. (Cf. Phén. Gén., p. 239 et 254 b) [3]. Il y a, à cet égard, une argumentation qui est facile à poursuivre. Nous la donnons telle qu'elle s'est faite dans notre esprit.

Le parler d'Aiript présente un mot *yẽe*ʰ*ạ* « hocher de la tête ». M. Pierre Moinot donne ce mot sous la forme *yẽḥė* et le définit en ces termes : « se dit à Clussais (canton de Sauzé-Vaussais), des animaux qui balancent la tête d'un air menaçant ou provocateur ». L'étymologie de ce terme s'impose : il provient d'un dérivé du germanique klinka et correspond littéralement au fr. « clencher », au sens de « s'abaisser comme une clenche ». (Cf. à Vaux, *ṭyẽṣṭạ* « s'incliner, tomber en s'inclinant comme une branche chargée de fruits » ; Terres froides, n° 3424 du Dict. de Devaux).

1. v, 2°, f.

2. Cf. A. Duraffour, *Ancien franco-provençal avil, avieuz* : « rucher, essaim », Zeitsch. f. romanische Philologie, 57, 1937, Festschrift Karl Jaberg, p. 384.

3. M. A. Duraffour est revenu à plusieurs reprises sur cette question, en particulier à propos de la thèse de M. Bengt Hasselrot « Les dialectes d'Ollon », dans un compte rendu où prime le point de vue méthodologique : in *Studia Neophilologica*, 10 (1937), 166-181 ; *Romania*, 61 (1935), 105-108, pour l'explication de deux formes concurrentes de « aboucher » en Suisse : *abotsi*, *abokḷa*, et 62 (1936), p. 260.

M. A. Duraffour regarde ce mot comme un mot-témoin pétrifié d'une évolution phonétique qui s'est faite par les étapes suivantes : *kl*, *kl̥*, *ɛl̥* [1], *l̥*, *y*. Tous les mots à l'initiale *kl* ont dû subir la même évolution, mais arrivés au point extrême, ils ont fait machine en arrière, et sous l'influence, soit du français, soit de parlers régionaux considérés comme supérieurs, « directeurs » suivant le terme établi, ils sont revenus sensiblement au point de départ. C'est ainsi qu'aujourd'hui claru se présente sous la forme *kl̥á(r)*. Mais ceci ne s'est produit que parce qu'à côté de **ya* « mutilé » phonétiquement, il y avait, dans la conscience linguistique du patoisant, *kla*; *kl̥á* est un moyen terme entre *kla* et **ya*. Et la même chose se serait produite pour *yẽɛʰa*, si le patoisant avait eu connaissance d'un terme « clencher » [2], avec *kl*, et de sens identique ; l'absence de ce terme a fait que *yẽɛʰa* en est resté au statu-quo ou, comme on dit, n'a pas « régressé ».

Soit maintenant un terme poitevin bien connu : *chail* « caillou » attesté en 1470, et, dans les patois modernes, sous la forme *ɛʰàl̥* (I, II), *ɛʰày* (III). La documentation du *FEW* (II, 94 a et ss) sur ce mot, comme sur une infinité d'autres de notre domaine, ne laisse que peu de chose à désirer ; il est ramené, sur la foi de bonnes autorités, en particulier A. Thomas (Nouv. Essais, p. 192 et ss), à un type gaulois caljo = pierre (d'où, en particulier, les dérivés français *chaillot*, *chaillou*, aujourd'hui « caillou »). A un singulier masc. (ou neutre) caljo correspondait un féminin, procédant du pluriel neutre (cf. prata, *pra* « prairie », p. 14 a), à sens collectif ; c'est ce « chaille » (non pas dérivé, comme l'écrit M. v. Wartburg) qui est abondamment documenté par le *FEW* : *chaille* dans le Doubs, à Neuchâtel « terre marneuse ou remplie de cailloux », « débris de carrière ». Au sens, tout à fait voisin, de « pierraille fine », « débris d'une pierre taillée au marteau », on a, à Aiript, une forme *ɛʰàkl̥ɛ̀* (*ɛʰǎkl̥a* obstruer par du *ɛʰàkl̥ɛ̀*, ppé *ɛʰǎkl̥ɛ̃*, ...*àyɛ̀*). Il ne peut

1. M. Duraffour a signalé (Phén. gén., p. 241) une forme charentaise *ç̌l̥ɛ̀* de clave, et il avait pressenti, en 1931, avant de connaître le détail des faits, les « attaches indéniables » qu'ont à cet égard, les parlers de l'Ouest français avec ceux de l'Est « jusqu'à la frontière linguistique de Gruyère ».

2. Le fr. « clair » est de longue date familier au patoisant saint-maixentais ; il double le terme patois dans la conscience linguistique du sujet parlant. Par contre « clencher » est inconnu dans le passé et le présent, de même que ses composés « enclencher, déclencher » sauf dans l'expression popularisée par le journal : « déclencher une guerre » que le patoisant comprend sans jamais l'employer.

y avoir, après ce qui a été exposé, qu'une interprétation phonétique de cette forme : *-lj(a)* était, à Aiript, arrivé à *ḷ*, lorsqu'il s'est produit, dans le parler, un mouvement de régression ou de réfection qui a ramené les mots, nombreux, avec *ḷ* ou *y* à *kḷ*; *ɛʰạḷẻ* ou *ɛʰạyẻ* a été saisi dans ce vaste mouvement (cf. l'expression des « Phén. Gén. », p. 242) et il a été indûment refait en *ɛʰạkḷẻ*; c'est ce qu'on peut appeler une « fausse régression » [1]. On peut se demander, maintenant, pourquoi *yẽɛʰạ* n'a pas régressé, alors que *ɛʰạyẻ* régressait brutalement, « aveuglément » et cela à l'intérieur d'un même petit patois. La réponse, bien simple semble-t-il, est que la phonétique, même ramenée à des formules un peu générales, n'est pas affaire de logique rationnelle. Il existe (Gilliéron, et ses élèves, ne se sont pas lassés de le dire sous toutes les formes), non des lois générales, mais des histoires de mots particuliers. Ces histoires, on le voit par notre exemple, ne sont pas pourtant une poussière de faits qui échappent à la science : elles ont leur logique, tout en ayant leur incohérence. Il n'en reste pas moins que c'est par la découverte des régressions, vraies ou fausses, qu'on peut seulement arriver à déceler, de façon certaine, les formules générales des évolutions phonétiques.

Le Vocalisme.

A de toute origine, en toutes positions.

Les différents traitements n'apparaissent pas nettement au premier coup d'œil.

Accentué entravé : aucune divergence par rapport au français et au provençal : arbore > *ạ́brẻ*; caballu > *ɛʰvạ́*; vacca > *vạɛʰẻ*; *barga (gaul.) > *bạrjʰẻ*, (x, 3°, e).

Accentué libre : le timbre n'est pas sensiblement modifié devant :

l : sale > *sá*; calma (gaul.) > *ɛʰạ́mẻ* (*FEW*, II, 101 et ss); natale (prov. nadal) > *ná* « Noël »; dextrale > *dĕtrạ́*; ala > *ạlẻ*; pala > *pạlẻ* « pelle, vanne », dér. *pă̆lẹ̀tẻ* (f), *pă̆lẹ̃* (m) « pelle à feu », *pă̆lă̆yạ* « remuer à la pelle »; calidu, ...a > *ɛʰá*, *ɛʰạ́dẻ*, p. 22 b.

s : nasu > *ná*. (La carte 908 de l'*ALF* montre que la limite septen-

1. C'est par là que s'explique l'« intrusion » de *ḷ* invoquée pour l'explication de la forme prise par sitellum à Aiript (sons E, p. 24 c, 25 b et note 1).

trionale de l'aire « provençale » de conservation de cet *a* passe immédiatement au nord des points 510 et 511 du départ. des Deux-Sèvres) [1-2].

La confusion commence à apparaître devant *r* : amaru, ... a > *ǎmár*, *ǎmérè* ; claru, ...a > *klá*, *klérè* (cf. *ǎvérè* « avare », x, 3°, c) ; *pérè*, *mérè* « père, mère » sont sûrement français ; *mǎr* vient plus probablement du rivage vendéen que de Paris.

Les divergences sont plus grandes encore devant *n* ; annu évolue normalement en *ō* ; campu en *ɛʰō* (cf. *ɛʰōpi* « bâtard ») ; *a* libre donne : *ō*, planu > *plō* (mais plana > *plánè*) ; lana donne *lẽnè* (cf. *vĕrsẽnè* « partie labourée d'un champ ») ; pane > *pwẽ*, manu > *mwẽ*, fame > *fwẽ* présentent une insertion de *w* après consonne labiale.

Le problème est particulièrement délicat à propos des verbes de (1) :

1° -are semble continué sans changement par *a* : *ɛʰõtã* (1). Pareillement ont *a* les substantifs assez nombreux terminés par le suffixe -are ; maxillare > *mĕslá* ; *subtelare > *sŭlá* ; singulare > *sõlá* ; collare > *kŏlá*. En face de l'infinitif en *a*, le participe passé correspondant à -atu est en *é* (s. et pl.) : *ɛʰõté* « chanté ».

2° *a* et *é* sont également les morphèmes d'infinitif et de ppé des nombreux verbes où -are est précédé de palatale (afr. *ier*, *ié*, par opposition à *-er*, *-é*) : manducare, ...atu > *mõjʰa*, ...*é* ; *tardicare, ...atu > *tǎrza*, ...*é* ; *fimoricare > *fŭmŏrjʰa*, ...*é* ; *gentiare > *jʰõsa*, ...*é*, (« balayer », mot-type de l'Ouest français) ; *adnoctare > *ǎnǎta* (afr. anuiter) ; periculatu > *pĕrlé* (v, 4°, j). Le suffixe -idiare donne *-ǎya* (cf. ci-dessus sons pala), afr. -eyer.

3° -ata, morphème du ppé féminin, est représenté, qu'il y ait ou non précession de palatale, par *-àyè*. Il en est de même du suffixe nominal indiquant le contenu ; toutefois, la forme pleine en *-àyè* ne se trouve

1. Il vaut la peine de remarquer que l'aire de conservation de *a* + *l* coïncide exactement avec celle de la dénomination provençale Natale de la fête de Noël (à Aiript : *nà*), par opposition à « Noël » Notale, et *Chalendes* du franco-provençal méridional. Voir J. Jud, *RLiR*, X (1934), carte 2 de l'article : sur l'histoire de *La terminologie ecclésiastique de la France et de l'Italie*. Ce type est naturellement celui qui figure dans la zone où a été écrite l'*Estoire de France* saintongeaise : les deux manuscrits, dont la langue n'est pas absolument identique, ont (p. 68 a et b) la forme *naau*, avec *t* intervocalique régulièrement amui.

2. On notera aussi la présence en Poitou du type « abergier » avec un vocalisme *a* (d'origine gotique), identique à celui du franco-provençal (d'origine burgonde), en opposition avec *e* du français « hébergier », REW, 4045, et J. Jeanjaquet, dans *Glossaire des patois de la Suisse romande*, I, 53.

qu'à la fin d'un groupe articulatoire (cf. remarque, p. 14 a). *bukata (fr. buée) est *bŭj^{h}ạyẻ* « lessive ».

Dans le mot prata, neutre pluriel, conçu comme un féminin collectif au sens de « prairie », et où la suite de phonèmes -ata n'est pas sentie comme un suffixe, la forme de notre dialecte est *pra* (*Mŏprạ́*, XI, 1°, b et p. 14 a; cf. *ná*, de Natale, cité plus haut); elle représente le traitement normal, c'est-à-dire provençal et aussi franco-provençal (dauph. *pra*), de nos parlers.

Y a-t-il des faits qui peuvent être invoqués pour attester, comme dans le français et dans le franco-provençal, une action de la palatale sur *a* subséquent ? Nous disposons, à cet égard, de deux précieux mots-témoins. Le premier est cadere, demeuré dans la troisième conjugaison latine et proparoxyton ; il a abouti à *ɛ^{h}ạ̀rẻ*. Le deuxième, particulièrement précieux par son évolution sémantique originale qui l'a soustrait aux influences analogiques, est *ɛ^{h}ạ̀* (afr. chief, apr. cap) [1] < capu, au sens de « trayon de vache » (*FEW*, III, 341 b) [A], passé aussi à l'état de pronom (le *FEW* n'a pas connaissance de cette évolution) au sens de « aucun » [B].

A. Voici les formes citées par M. v. Wartburg : Poitevin : *chie* « pis de vache ou de chèvre » ; Chef-Boutonne, Aunis : *chet* ; Aunis, Ré : *cheu* « trayon » ; Elle : *chet* ; Deux-Sèvres (point 510 de l'ALF, d'après carte 1739) : *ɛ^{h}ạ̀*.

B. Les faits exposés ci-dessus ont échappé à l'attention de Mlle T. Scharten, qui avait pourtant à sa disposition les mêmes documents que le FEW, donc connaissait notre *ɛ^{h}ạ̀* d'Aiript. Dans sa carte 2, elle a délimité, d'après l'ALF, une zone comprenant les points 510 et 512 qu'elle appelle l' « isola provenzaleggiante delle Deux-Sèvres ». Il y aurait là, selon elle, une survivance de l'état phonétique primitif de la région poitevine. Cet état aurait été ensuite incomplètement recouvert par des poussées successives, venant du Nord, du phonétisme français. Ce va-et-vient d'influences méridionales ou septentrionales est celui que M. E. Gamillscheg avait cru pouvoir admettre (non sans avoir songé, — cf. *loc. cit.*, p. 95, — à un apparentement possible du poitevin et du franco-provençal). Il y aurait lieu de le soumettre à une critique très large ; cette discussion ne sera probante que lorsqu'auront paru, sur les parlers de l'Ouest, de nouvelles monographies

1. Aux formes citées par Görlich (*op. cit.*, p. 24-5), on peut ajouter celles du toponyme *Chef-Boutonne* (arrondissement de Melle), très variées avec *e* et *ie* : Caput Vultunne 1080, *Chevotonne* 1300, *Chiefvetonne* 1473, *Chiefvoultonne* 1498, *Chevoutonne* 1598, *Cheboutonne* 1638 et 1647 (Dict. top. Led.).

On relève dans l'*Estoire de France* saintongeaise les formes alternantes : *cerchier* (Ms Lee) et *cercher* (Ms 5714, écrit comme l'autre à la fin du XIIIe s.) ; de même : *chiep* (caput) 18 a, et *chep* 18 b ; *chief* 42 a et *chep* 42 b ; mais *de rechiep* 89 a et *de rechep* 89 b, *pechie* 42 a et *peche* 42 b. Nous avons donc ici le traitement français, avec *-ier* et *er* tendant à se confondre, comme il est arrivé en moyen français.

méthodiques tenant compte également de tous les documents historiques connus. En tout cas, les phénomènes que nous avons établis nous paraissent d'ores et déjà suffisamment solides pour justifier le sous-titre que nous avons donné à notre étude : « franco-provençal de l'Ouest. »

(En face de ce traitement normal de capu, *ɛʰá* (f. *ɛʰérə*) « cher, ...ère », qui paraît continuer caru est, sans nul doute, un mot de marché emprunté avec une forme provençale, comme *mǎrɛʰə̨* lui-même est emprunté au français.)

Dans ces conditions, il n'est pas possible d'admettre que les formes représentant aujourd'hui dans notre dialecte manducare, *tardicare, etc., les continuent phonétiquement. *Tardicare ne peut pas être, par évolution régulière, *tǎrzə̨* dans un parler où, incontestablement, capu(t) aboutit à *ɛʰə̀*. Cette forme d'infinitif est une forme secondaire, provenant, par analogie, de la catégorie des verbes du type *ɛʰõtə̨*.

Quant au participe passé en *-é* de *ɛʰõtə̨* et de ses congénères, il est tout naturel de le considérer comme provenant par analogie de la catégorie des verbes du type à précession de palatale, où *mẽ̃jʰə̨́* était phonétiquement régulier. Dans les deux sections de la conjugaison en -are l'analogie a joué ainsi en sens inverse, phénomène très naturel par lequel se serait conservée l'ancienne opposition, depuis longtemps disparue, des types d'infinitif *ɛʰõtə̨* et **mẽ̃jʰə̨́*.

Le terrain étant ainsi déblayé, nous pouvons compléter notre tableau des traitements de *a* :

garba (germ.) est *jʰə̀rbə* (ou *jʰə̀rbə*) ;

en face de pala > *pə̀lə*, scala > *ɛ̆ɛʰə̀lə* « échelle » (dér. *ɛ̆ɛʰə̀lə̀* (m) « petite échelle »), notons la famille de carru, carra > *ɛʰə̀rə*, carricare > *ɛʰǎrjʰə̀*, ppé *-ə́* ;

en face de annu > *õ*, de ambitame > *õdõ* « andain », cf. cane > *ɛʰẽ̃* (fém. *ɛʰɛ̀nə*), cancere > *ɛʰẽ̃trə* « labour transversal à l'extrémité d'un guéret » [1].

Le traitement de *a* suivi de consonne palatalisée se résume dans les correspondances suivantes :

palea > *pə̀lə* (dér. *pǎlə̀*, x, 3°, e, par suff. -aceu) ; pour gaul. caljo « pierre » (*FEW*, II, 94), voir aux consonnes, traitement de *kl* ;

aranea > *ìrə̀nə* (mais musaranea > *mǔzɛ̆rə̀nə* ; cf. *fania (germ.) >

1. Dict. top. Led. : Chenstra (1124-1134), La Cheintre, h. cnes de Chavagné et de Sainte-Néomaye.

fòṇė « boue » donné par l'*ALF*, et au même point 510 : *ĭrọṇė* ; à Aiript : *fwàṇė* et *irạṇė*) ;

radiu > *ré* (dér. *răyạ* (1) « rayonner ») ; magis > *mwé* avec insertion de *w* ; aqua > *ẹvė* (dér. *ĕgàl* par suff. -aculu « rosée ») ; nascere > *nẹ́trė* (ppé *nĕẹu*) ;

lacte > *lė* ; vervactu > *gărė* (f. *gărẹ̀tė*, x, 3°, e) ;

propagine > *pĕrbwẽ* (x, 3°, e) ; fraxinu > *frạṇė* (adj. dérivé : *frăṇọlė*, ...*ẹlė*, v, 2°, f).

Groupe avu : clavu > *kluk* (avec *k* dit parasite) [1], *ALF* 510 et 511 (v. dér. *klŭạ* (1) « clouer »). C'est ce groupe qu'on a dans : Pictavu « Peitau, Peito, Peicto », (Görlich, p. 26). A Aiript, *Pwĕẹẹ́* (I), *Pwĕtyẹ́* (II et III), vient de Pictavis, abl. pl. du nom du peuple.

Suffixe -ariu, ...a : primariu, ...a > *pĕrmạ́*, ...*ẹ́rė*, étendu analogiquement ; *vĕrj*^{h}*ạ́* « verger » ; *bĕrj*^{h}*ạ́*, ...*ẹ́rė* « berger, ...ère » ; panariu > *pănạ́* (dér. *pănrạ̀yė* (f.) « panerée ») ; focariu > *fŭj*^{b}*ạ́* « âtre ».

Suffixes divers :

-aculu > *-àl*, fréquent dans les noms d'agent : *ĕmŭ*ϵ^b*ạ̀l* (x, 3°, c) ;

-aceu > *-a*, *ẹ́grĭnà* (+ in + aceu) ; cf. glaciu > *gla* ; solaciu > *sŭlạ* (VII, 1°, c) ;

-aticu > *-àj*^{h}*ė* ; *aetaticu > *ẹ́j*^{h}*ė* ;

-aldu > *-a*, *grĭmạ́*, ...*dė* « grognon » (cf. ϵ^b*ạ́*, ...*dė* « chaud, ...e »).

A en position protonique.

calore > ϵ^h*ăl*ạ̀*r* « chaleur » ;

ma(n)sione > *mwĕzẽ* « maison » ;

captivu, ... a > ϵ^h*ĕti*, ...*vė*, (VII, 4°, c).

I

Sans être dépourvu d'originalité, le traitement poitevin de *i* est facile à caractériser :

lĭxīvu a donné *lĕsị* « eau de lessive » ; le suffixe -īvu, -īva : *-i*, *-ivė* : *tărdị*, ...*vė* « tardif, ...ve » ;

prịmė « précoce » est : soit un masc. d'après la forme féminine, soit un adj. verb. tiré de primare ;

1. Sur le *k* parasite, très répandu dans les patois du Valais suisse, cf. J. Jeanjaquet, *RLiR* « Les patois valaisans » (*RLiR*, VII, 45-9).

M. A. Duraffour, qui appelle ce phonème un « phonème de déclic », en a traité dans ses *Phén. gén.*, p. 71 et ss.

i est le morphème des verbes en -īre latin ; il se trouve aussi dans les verbes inchoatifs qui procèdent d'une finale en -*escire : *nĕgĕrzi* (2) « noircir » ;

fīcu donne *fi* « verrue » ; mīca + itta > *mĭjʰètè* (dér. *ĕmĭjʰa* (1) « émietter ») ;

spīcu est représenté par *ĕpik* ; nīdu par *nik* (avec *k* parasite) ;

suffixe -īnu, ...a : *faginu > *fwẽ* « fouine » (type de l'Ouest) ; bovina > (*mŭeʰ*) *bwinè*, (v, 2°, f) ; *calina (dér. de calere) > *eʰălinè* (f), (IV, 3°).

Le traitement de -īle montre une vocalisation, très répandue ailleurs, de *l* devant *s* de flexion : fīlu > *fyu* « fil (à coudre) ».

Il y a une originalité curieuse dans l'évolution de *i* précédant *l* final : fĭliu > *fàl*, mais *fèlè* « fille ». *ăvràl* « avril », suppose ainsi un étymon *apriliu, postulé déjà par Antoine Thomas, d'après martius (et junius, julius), pour expliquer afr. (Roland) *avrill*, D G. Les formes d'Aiript correspondant à afr. *til* et *mil* sont *tàl* et *màl* qui s'expliqueraient par *tiliu et *miliu ;

*umbilīculu > (*nã*) *bŭràl* « nombril » ; ducīculu > *dŭzàl* « doisil », mais *nucicula > *nŭzèèlè* ;

ad vitam + are est *ăvya* (1) « allumer » (*ălŭma* dans l'interrogatoire par questionnaire de l'*ALF*), qui se rencontre aussi à l'Est. Le contraire est ici *tŭva* (1) < tutare, également connu à l'Est, mais moins fréquent là que *ămŏrta* < ad morte + are. (Cf. pour l'histoire de la répartition de ces types, J. JUD, RLiR, I, 213, 227.)

U

plus > *pu* « plus » ;
duru, ...a > *dur*, ...*è* « dur, ...e » ;
(germ.) *buka > *bjè* « cruche à bec » ;
(part. passés en) -utu, ...a ; *võdu*, ...*è* « vendu, ...e » ;
protonique : tutare > *tŭva* « tuer » ;
combinaison avec *c* : fructu > *frŭvi*, mais *frŭtàjʰè*, *ăfrŭtájʰè*, (v, 4°, j).

É

Voici quelques repères pour le traitement de *é* :

Accentué entravé :

suff. -issa *mwĕtrásè* « maîtresse » (fém. de *mwétrè*) ;

suff. -ittu, ...a : *fĭlè* « fil à coudre » et aussi « filet » ; *kŏlę* « collet à lapins » ; *kŭlętè* « passoire » ;

suff. -illa : maxilla > *mĕsęlè* « mâchoire ».

Libre :

sá « soir » < seru ; *dá* « dé à coudre » < *dĭtu ; *krąrè* « croire » < credere, mais *ĭ krę* = credo ; *mwá* « mois » (avec *w* inséré) < me(n)sis ; *má* < me ; *tá* < te ; *sá* < se (pronoms accentués) ;

ăvą « avoir » < habere ; *nĕvą* « neiger » < nivere (morphème de la conjugaison en ēre) ;

ĕtęlè « étoile » < stella ; *ărõtęlè* « toile d'araignée » < aranea tela (dér. *ărõtlą* (1) « ôter les toiles d'araignée ») ; *rsęvrè* « recevoir » < recipere (*ĭ rsę* « je reçois ») ; *bwęrè* « boire » < bibere (cf. *ăbĕrvą* « abreuvoir ») ; *sé* « soif » < site ;

suff. -eta, avec noms d'arbres : *ŭmrąyè* « ormaie » ;

pyá « cheveu » (et aussi « poil ») ne peut guère s'expliquer qu'à partir de **pyaŭs* < pilos et serait ainsi un pluriel passé au singulier ;

Devant nasale, entravé :

subinde > *swõ* ; lingua > *lę̃gè* « langue » ; cinere > *sõdrè* « cendre » ;

devant nasale, libre :

fenu > *fę̃* « foin » (dér. *ăfĕną* (1) « donner du foin à la bête ; *ăfĕnę́*, ...*ąyè* « pourvu de foin ») ; avena > *ăvęnè* ; plenu, ...a > *plę̃*, *plęnè* ;

Action de palatale :

brisca > *brąɛʰè* « gâteau de miel » ; frisca > *frąɛʰè* « fraîche » ; *ădrąsè* (subst. verb. pl. du v. tiré de addirectiare) « raccourcis » ; *sŭrdą* < sordidius, afr. sordeis [1] (VII, 4°, b) ; *dè* < « doigt » ; *frè* < « froid » ; *ĕplę* < explicitu « avance au travail » ;

suff. -iculu, ...a : *ărtąl* « orteil » ; *eʰărąl* < caliculu, (IX, 1°, g) ; *vĕrmąl* (X, 3°, c, fo unique) ; *ŏręlè* < auricula « oreille » ; *wąlè* « brebis » < ovicula.

È

Grande variété de traitements ;

1. D'un ancien comparatif neutre.

Accentué entravé :

ferru > *fǎr* (dér. *fĕra* (1) « ferrer » ; *dĕfĕra* (1) « déferrer » ; *fèru* (adj. masc.) : « se dit d'un chemin empierré »);

terra > *tǎrè* (dér. *tĕràl* « terreau » ; *tĕrérè* « talus de terre ») ;

herba > *ǎrbè* (dér. *ǎrbŭla* « désherber, arracher l'herbe »);

herpice (gaul.), in + *derbice (*FEW*, sons derbita : *ōdàrsè* « dartre »); *ǎrsè* « herse » ;

prasè (f) « pressoir » (subst. verb. de pressare); *ăprasè* (adj. « oppressé ») < appressare (mais *ăprĕsyē* « oppression ») ;

foreste > *fŭrá*; testa > *tátè* (dér. *tĕtérè*, x, 3°, d) ; *ĕtĕta* (1) « étêter » ;

*genestu (*REW*, 3739) > *jʰná*; bestia > *bátè* (dér. *bĕtá* (m) « bestiole ») ;

*mesigu (gaul.) > *mágè* « petit-lait » (type de l'Ouest, opposé à lactata de l'Est);

suff. -ellu, ...a [1] dans agnellu > *ĕnná* (dér. *ĕnla* (1) « agneler ») ; *femella > *fŭmèlè* ; aucellu > *ŏzá* [2] ;

devant nasale : dente > *dõ* ;

Accentué libre :

pede > *pé* (mais « arrière » se dit *árè*) ;

petra > *párè* (*pér* dans groupe nominal, lieu-dit *Pĕr Bĕlè*) ; hedera > *lárè*. Peuvent s'expliquer par l'ouverture de *è* devant *r*.

lepore > *lèvrè*. Peut s'expliquer par une action labiale; cf. *fèvè* « fève » ; *ɛʰèbrè* et *ɛʰèvrè* < capra ;

devant nasale : bene > *bẽ* (dér. *bĕnàsè* (f), x, 3°, a, par -acea, *FEW*, I, 323 a) ; ad bene + are > *ăbĕna* (1) « mener à bien » (*FEW*, I, 323 a), type gallo-roman très répandu ;

devant -qu- : *sequere > *sègrè* (*ĭ sègè* « je suis », ppé : *sĕju*, ...*è*) ;

Action de palatale (*i*) :

1° sex > *sè*; mediu > *dĭmè* (VII, 1°, a). Comp. *mĕnè* « minuit » ; *pettia > *pèsè* ; neptia > *nèsè*.

1. *slá* « seau » s'explique à partir de **sya* < sitellu par intrusion de *l* à la suite de *sy* (cf. p. 18 a et note 1).

2. A une forme *ɛʰăpyá* « chapeau » correspond à Saint-Maixent : *ɛʰăpá*, de même qu'à *byá* « beau », le saint-maixentais *bá* ; il en résulte que les formes saint-maixentaises (et d'Aiript), procèdent de bellu, capellu, alors que les formes en *a* procèdent de pluriels capellos, bellos, lesquels avaient donné comme en fr. du Nord : chapiaus, biaus, évoluant en **ɛʰăpyáus*, **byáus*, et perdirent ensuite la consonne, puis l'élément vocalique final.

2° feria > *fárė*; *ceresia > *srązė* (dér. *srězą* « cerisier »); *cathedria (cf. Vaux-en-Bugey : *ṣīari* « chaire à prêcher ») > *ɛʰárė* « chaise ».

3° lectu > *li* [1] (dér. *lětérė* « litière »); pĕius > *pi*; ego > *i*. (Pour le traitement, dans l'Ouest, de esca *iɛʰė*, voir la carte 1371, « ver » de l'*ALF*; à Aiript, il y a un dérivé par -ittu et article agglutiné : (*l*) *ăɛʰė* (m) « amorce de l'hameçon », « ver de terre, lombric », v, 2°, e).

4° devant *l* : *veclu, ...a > *vyá*, *vyėlė* « vieux, vieille »; melius > *mé*.

5° on peut considérer comme des formes diphtonguées anciennes, plutôt « provençales » que françaises : *yár* < heri (également en position interne de groupes composés); *myá* < mel [2], nées d'un processus de diphtongaison conditionnée. (Cf. Phén. gén., p. 161 et ss.);

encadré par deux palatales :

*jectare donne *jʰĭtą* (1); (*ĭ jʰitė* « je jette », ppé *jʰĭtė*).

Ò

Les traitements se laissent assez facilement discriminer.

Accentué entravé :

Le timbre est conservé devant *r* : *pòrtė* « porte » (dér. *pŏrtą* « portail »); même timbre dans *pŏrta* (1) « porter » et ses dérivés; retorta > *ryòrtė* « hart »; borda > *bòrdė* « arête de poisson » (type de l'Ouest). L'aperture s'est réduite dans *kór* < corpus, davantage encore devant *s* : ossu > *u*; grossu, ...a > *gru*, ...*sė*; fossa > *fusė*, dans *bunė* « borne » < botina (gaul.), devant *l* : olca (gaul.) > *uɛʰė*, (IX, 1°, h).

Accentué libre :

fór < foris; *umė* < homine;
sòlė < *sola « grosse poutre de soutien »; *nòrė* < *nora « belle-fille »;
ruė < rota (dér. comp. *s ărwą* (1) « se grouper, s'attrouper »);
devant nasale : bonu, ...a > *bē*, *bunė*.

Action de palatale (*i* primaire ou secondaire).

1° à proximité de *l* :

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 184-5) a traité de l'évolution de lectu -os dans « l'Ouest français », des îles anglo-normandes aux Charentes.

2. Une lignée de bons témoins, d'excellente mémoire, permet de reconstituer une série *mèá* (homme né en 1820) > *mèą* (début de la deuxième moitié du XIXe s.), puis *myá* (forme actuelle en voie de disparition de par la concurrence du français *miel*).

linteolu > *lẽsą́* ; scuriolu > *ĕçŭrą́* ; filiolu > *flą́* (f. ...*dė*) ; oculu > *àl̥*.

2° boscu > *bwa* (dér. boscone > *bwĕsẽ* « buisson »).

3° ad noctem > *ănẹ̀* « aujourd'hui » ; focu > *fò* (dér. *ăfŭj*^{h}*ą̀l̥* (m), (IX, 1°, d), subst. verb. de*ad foc aliare) ; le continuateur de torculare (V) est *trŭlą* (1) « enrouler la corde de charrette sur le treuil » ; troja > *trẽ̀ė* ; coxa > *çẹ̀sė* ; solia > *çẹ̀l̥ė*, (XI, 3°, e) ; de-ex *potius > *dĕpẹ̀* « depuis ».

Action de semi-voyelle vélaire (*ṷ*) ;

bove > *bu* (dér. *bwinė*, V, 2°, f) ; ovu > *u* ; novu, ...a > *nu*, *nṷė*. Ces formes ne peuvent être expliquées que par un processus de diphtongaison conditionnée dont le mécanisme a été exposé dans les Phén. gén., p. 163 et ss [1].

Ó

Accentué entravé :

furnu > *fur* (dér. *fŭrṷṷ* « fournil » ; *fŭrnăèyą* (-idiare) « boulanger ») ;

furca > *fṷre*^{h}*ė* (dér. *fŭre*^{h}*tinė* (f) « branche fourchue » ; *fŭre*^{h}*ą* (1) « piquer à la fourche » ; *fŭre*^{h}*ąyė* « fourchée ») ;

crusta > *krṷtė* ; muscula > *mṷkl̥ė* (f) « moule » ; *sṷtrė* (m), subst. verb. tiré d'un verbe continuant *substrare (*REW*, 8395) ;

pulla > *pṷlė* (dér. *sărpŭlą* (1), VII, 2°, a) ; *fṷl̥trė* (f), subst. verb. tiré d'un verbe continuant fulgurare (à ajouter à *FEW*, III, 842 ; le mot n'avait été relevé qu'au moyen âge, dans un traité de chasse, au sens de « volée d'oiseaux »).

Accentué libre :

prode > *pru* « assez » ; nepote > *nĕvṷ* ; meliore *ml̥u* (f. *ml̥ṷrė*) ; pavore > *pu* ; gula > *gṷlė* ; pulvere > *pṷvrė* (f) « poussière » ; co(n)suere > *kṷdrė* ; coda (class. cauda) > *kṷė* (dér. comp. *ăkwą* (1), X, 3°, c) ;

jugu > *j*^{h}*uk* (avec *k* parasite).

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 174) a écrit... « C'est *woy* qui serait le point de départ (du traitement de *ȯ* + *y*) commun à tous les dialectes français, commun donc à l'Est et à l'Ouest. C'est à l'Ouest que le dessin est le plus simple : *swel* explique clairement *sŭe*, *syoe*, *sél* (cf. ALF, c. 1227).

Action de palatale *i* :

puteu > *pwè* (dér. *pwĕza* (1) « puiser »); cruce > *krwá*, *krǽ* dans lieu-dit *krǽ bărè*, 3 km. s. o. d'Aiript (dér. *krwăzàyè* « fenêtre » et « croisée de chemins »).

Suffixes :

-ore : *lărj^{b}ụ* « largeur » ; *frĕe^{h}ụ* « fraîcheur » ;

-osu, ...a : *bwĕtụ* « boiteux » (dér. *bwĕtúza* (1) « boiter ») ;

-ore, -atore : dans les noms de métiers : *mĕtĭvụ* « moissonneur » [1] ;

-oriu, -atoriu : dans les noms d'instruments, de lieux où s'exerce une action : versoriu > *vĕrsụ* « charrue à versoir » ; lavatoriu > *lăvụ* « lavoir » ;

-oria : peut être *-érè* (dans *pălè rlĕvérè* « pelle « relevatoire » ») ; *-wárè* (dans *sĕnwárè* (f) « tablier de semeur ») ;

-uculu : *peduculu > *pwàl* « pou ».

AU

Le subst. verb. masc. de *exaurare est *ĕsór* (m) « sécheresse causée par le vent » ;

pauperu, ...a > *pur* ou *pòr* (cf. l'observation sémantique, p. 11 b) ;

caule > *e^{h}u* ; causa > *e^{h}ụzè* ; paucu > *pwá*.

Les précieux mots gaulois *nauda et *crauca sont *nụè* (XI, 1°, a) et *grǽe* (V, 1°, b ; XI, 1°, b) [2].

Dans *j^{h}ọtè* < gauta « joue », *t* a été conservé comme intérieur appuyé à la suite de au, traitement qui n'est pas inconnu à l'Est.

Il convient de mentionner ici le nom de l'*éclair*, tiré d'un type gaulois *louketon (*REW*, 5131), lequel pourrait avoir fourni un dérivé : *ex louket iare. De là *ĕlwázè* (f), connu de Montaigne, employé concurremment avec « éclair » (cf. éd. mun., II, p. 260, 321, 646). La deuxième forme *ĕlǽdè* peut avoir été rapprochée du mot simple, ou procéder directement de *ex louket are.

1. *mĭnụ* « mineur », au sens juridique, est une forme empruntée au français, et mal reproduite.

2. Cf. *Lĕ Nwèlè*, XI, 1°, a, et les nombreuses formes du Dict. top. Led.

D. — APPENDICE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Dans ce travail qui, primitivement, voulait être de pure description, la géographie linguistique a déjà eu sa part ; nous avons situé notre parler phonétiquement par rapport aux traits caractéristiques des deux masses qui se partagent le territoire de la France. Il nous a semblé cependant qu'il nous serait possible de préciser en quelques-unes de leurs parties, et au point de vue historique et au point de vue géographique, les résultats de nos recherches ; c'est ce que nous avons voulu faire dans cet « Appendice ».

I. — Pénétration du provençal et du français dans la phonétique.

Les affinités de nos parlers avec le français et le provençal peuvent être éclairées par l'évolution d'un nom de lieu très répandu chez nous.

Fontanil « collection de sources » est une forme d'ancien franco-provençal et de provençal (cf. A. Duraffour, *Festschrift Jaberg*, 381). Le toponyme se présente chez nous sous deux formes : *Fonteny*, *Fonteniou*, lesquelles sont toujours modernes, relativement. Or, le *Dict. top. des Deux-Sèvres* atteste à peu près uniquement, jusqu'au XIIe siècle, dans ces mots, ainsi que dans *Fontenelle* [1], une contre-finale *-a-* ; c'est à partir de cette époque que la contre-finale a suivi le sort de la finale qui avait, antérieurement, atteint le stade *-e-* du français du Nord [2].

Les documents diplomatiques et littéraires étudiés par Görlich (§ 45) présentaient à cet égard un flottement entre *a* et *e*. Entre Turpin I et Turpin II, l'aspect du problème était plus net : *-a-* était la forme presque exclusive du second document ; il semble donc qu'il soit antérieur au premier.

Les deux mss de l'*Istoire* diffèrent sur le traitement de *a* à la finale. 5714 a noté souvent par *a* l'*a* final latin ; le ms. Lee a au contraire : *e*. Mais cela ne prouve pas que la réalité phonétique ait présenté des différences aussi nettes que celles qui apparaissent dans l'écriture. Les deux mss ont généralement l'un et l'autre *a* à la contre-finale. Mais 5714 atteste aussi : comencamenz (1) et comencement (3). La forme saintongeaise du

1. Cf. La Fontenelle, vill. et logis, cnes de Romans et de Sainte-Néomaye : La Fontanele, 1269 ; La Fontenalle, 1363 (cart. de Saint-Maixent).

2. Cf. les notations de Görlich, *loc. cit.*, § 44.

héros saintongeais est : Talliafer. Les formes anciennes du nom de lieu Taillepied, dans les Deux-Sèvres (la plus ancienne « Tallepé » en 1218) n'ont jamais de *a*; il en est d'ailleurs de même dans les nombreux composés du type : « Chanteloup ». (Les formes franco-provençales de l'Est, pour ces deux mots, seraient *taillipia* (*taḷipia*), *chantalou* (*ts-* ou *s- antalou*).

II. — De deux traits caractéristiques du secteur saint-maixentais.

a) L'aire des confluences en *àḷ*.

Le phonème patois a, chez nous, trois correspondants français :

1° *-eil* (*èḷ*) < -iculu : *solic(u)lu > *sülàḷ*; artic(u)lu > *ärtàḷ*;

2° *-euil* (*œḷ*) < -oliu, -ogilu : soliu > *sàḷ* (dans le composé : *bäsàḷ* « seuil de la porte »); oc(u)lu > *àḷ*; nantolium > *nõtàḷ*; brog(i)lu > *bràḷ* [1];

3° *-il* (*i, il*) < ī accentué + y : filiu > *fàḷ*; *petrosiliu > *pärsàḷ*; *tiliu > *tàḷ*.

Ces traitements s'opposent à ceux du Mellois, au sud, de la Gâtine, au nord, de la région mothaise, à l'est, dont les formes sont celles du français. Avec une bande marginale du sud gâtinais, notre secteur est seul à posséder aujourd'hui, dans l'Ouest, la finale unique en *àḷ*, à offrir un exemple de la confusion ancienne *eil*, *euil* [2], aboutissant chez nous à un même phonème, à traiter uniformément : soleil, orteil, œil, *genuculu > genou (*jʰnàḷ*). Cette impression d'homogénéité s'accuse plus fortement encore quand on est amené à constater la vitalité de *àḷ* dans la vallée de la Sèvre et sa fragilité sur le pourtour où un mot d'emprunt comme *fusil*, quand il ne cède pas au traitement analogique (*füz*)*èḷ*, subit infailliblement l'attraction du français.

b) Le *w* d'insertion après consonne labiale.

Particularité distinctive par excellence du parler saint-maixentais, une semi-consonne *w* s'insère entre une labiale initiale et *é* ou *è*, accentués ou non, provenant : a) de *a* + *y* (type *fwérè*) ; b) de *è* < ĭ cl. (type *pwèrè* « poire »).

1. Formes anciennes au Dict. top. Led. : Brolio, 1360; Nantolium, 974 (Cf. aussi : Exireuil, Essirolium, 1247; Essyrolium, 1300).

2. Bourciez, Phon., p. 96. Th. Rosset, Origines de la prononciation moderne, p. 191.

L'association proche parente : lab. + w + è + nas., cantonnée aujourd'hui dans la vallée de la Sèvre, a connu naguère une bien plus grande extension (p. 31 c). Au contraire, la séquence : lab. + w + è (ou é) ne s'observe pas en dehors de notre cadre. La limite du phénomène d'insertion suit, au sud, la crête de l'Hermitain-Chavagné, contourne Niort par l'est, englobe Sainte-Pezenne, Sciecq, Saint-Maxire, Rouvres, Champdeniers, Cherveux, passe à l'ouest de Soudan et, par Nanteuil, s'allonge en pointe sur Exoudun. Toutes les labiales sont représentées dans la série des mots comportant l'insertion ; bilabiales : *pwérè* paria ; *pwélè* pensile ; *pwèrè* pĭra ; *bwĕŋa* ba(l)neare ; *mwé* ma(g)is ; *mwè* ma(g)ide ; *vwĕsą* vascellu ; labiodentales : *fwérè* fa(c)ere.

A cette règle font exception les mots : *mérè* < major (*mĕrĭè*), et *mé* < maju, le premier, terme administratif, récemment emprunté au français commun, le second issu peut-être par dissimilation du groupe indivisible : *mwă d mę* « mois de mai ».

Toujours est-il que la conscience linguistique du patoisant a marqué l'originalité de ce trait dans un distique appliqué à celui qui vient d'un pays du Sud étranger à notre secteur ; il vient du pays de :

fĕt ĕ férè « fait » et « faire »,
lă mĕt ĕ lă pélè [1] « la maie » et « la poêle ».

III. — Changements récents ou actuels dans le parler saint-maixentais.

a) Action des nasales sur voyelle *a* précédente.

Nous avons ici un dessin troublé auquel un regard jeté sur l'extérieur apportera quelque netteté.

1° Les limites du domaine de *a* (accent. lib.) + n ou m fin. > *ẽ* ont quelque peu varié depuis un demi-siècle dans le cas de précession de labiale avec *w* d'insertion.

Derrière palatale ou constrictive, *ẽ* < *a* + nas. couvre toujours un vaste terroir, mellois, maraîchin, bocain (Vendée), gâtinais (Deux-Sèvres), mothais et saint-maixentais : cane > *ᵉᵇẽ* ; cancere > *ᵉʰẽtrè* ; sanu > *sẽ*. Par contre, derrière lab. + w, le phonème ne subsiste plus que dans notre parler. Cependant cette forme recouvrait, à une date

1. Région de Prailles, Verrines, Mellois ; serait à Aiript : *fwè*, *fwérè*, *mwè*, *pwélè*.

récente encore, un domaine beaucoup plus étendu ; elle est attestée à la fin du XIXe siècle dans toute la zone nord du mellois : textes de A. Métivier et de E. Traver [1], témoignages oraux de septuagénaires du pays [2]. Un vaste phénomène de régression dans l'espace s'est produit aux environs de 1880 : pane, manu, fame, primitivement *pwẽ*, *mwẽ*, *fwẽ*, à Verrines, Saint-Martin-les-Melle, Saint-Romans, Montigné (comme aujourd'hui à Aiript), sont devenus *pẽ*, *mẽ*, *fẽ*, comme en français.

2° Pour les mots où, à l'origine, la nasale conservait son autonomie, la limite géographique était naguère très nette. Au sud de la ligne de crête l'Hermitain-Chavagné (avec léger flottement à Bois-Pineau, Aigonnay, Fressines), *a* latin est conservé : lana > *lạnė* ; septimana > *smạnė* ; dans la vallée de la Sèvre, il a donné *ẽ*. Actuellement les formes méridionales envahissent notre parler dont elles concurrencent les types indigènes : *lạnė*, *smạnė* coexistent avec *lẽnė*, *smwẽnė* (cf. *vĕrsạnė*, — *ẽnė*).

3° *a* entravé devant nas. + cons., a donné *ã* dans le mellois du Nord, *é* aux environs de Niort, *ẽ* à Aiript. Mais ce dernier produit est peu résistant et s'altère actuellement, et rapidement, en *é*, rejoignant ainsi la forme niortaise.

b) Élimination des formes toniques *má*, *tá*, *sá* du pronom personnel régime.

Pour s'en tenir à notre secteur immédiat, le détail des faits peut s'établir comme suit :

1° les générations du groupe I n'ont connu que la forme unique en *á* ou *a* ;

2° actuellement notre domaine est partagé : le versant sud-est de la vallée présente simultanément les formes en *á* (générations les plus anciennes du groupe II) et les formes en *ẽ*, *é* : *mẽ*, *té*, *sé* (fraction jeune du groupe II et groupe III) ; en aval de François (cnes de Souché, — avec intrusion de types en *mwė*, *twė*, *swė*, — de Sainte-Pezenne, — exceptionnellement *mé*, *té*, *sé* et *mwė*, *twė*, *swė*, familles gâtinaises descendues du haut-pays, — de Sciecq, Saint-Maxire, Sainte-Ouenne) et au nord de la Sèvre, les formes en *a* sont exclusivement employées ; la con-

1. A. Métivier, Saynètes en patois. E. Traver, Le Patois poitevin, p. 42.

2. Témoignages oraux de Ch. Nambot, Verrines-sous-Celles (6 km. de Melle) ; David Ingrand (La Greue de la Prouté, 4 km. de Melle) ; Justine Bercegeay (Saint-Romans-les-Melle, 3 km. de Melle).

fusion reparaît à l'est : Exireuil (*má, tá, sá*, sujets âgés, *mȍ̈, tȍ̈*, jeunes générations), Soudan (fo en *a*), Nanteuil (*ma, ta, sa*, dans les villages de la vallée, *mwèi, twèi*, dans les localités gâtinaises du nord de la commune), Exoudun (type en *á*). Il semble que l'évolution puisse se résumer ainsi :

dans l'espace : *mẽ, té, sé* (fo du sud) ont débordé la limite ancienne l'Hermitain-Chavagné et envahi les terrasses méridionales de la Sèvre moyenne sans franchir la rivière ni s'étendre en aval de François ;

dans le temps : l'apparition de ces fo en zone saint-maixentaise a été soudaine ; elle est le fait des générations nées entre 1880 et 1890, avec solution de continuité entre leur parler et celui des générations précédentes [1].

c) Pénétration de paradigmes étrangers.

L'examen du tableau suivant, donné à titre d'exemple, en montrera la nature, l'origine et l'importance.

Aiript et région Saint-Maixentaise (I et II).	Verrines et zone nord du mellois. Aiript (III).
prẽdrė « prendre » ; (*ĭ*) *prẽ* « (je) prends » :	*prẽdrė* (*ĭ*) *prẽ*
(*ĭ*) *prẽyị* « (je pris) » ; (*ĭ*) *prẽdrẹ́* (je) prendrai » :	(*ĭ*) *pĕrnị* (*ĭ*) *prẽdrẹ́*
(*k ĭ*) *prẽjʰė* « (que je) prenne » :	(*k ĭ*) *prẹ̀nė*
(*k ĭ*) *prẽyịsė* « (que je) prisse » :	(*k ĭ*) *pĕrnịsė*
ăla « aller » ; (*ĭ*) *vwẹ̀* (I)-*và* « (je) vais » :	*ạ̀la* (*ĭ*) *và*
(*y*) *ăla* « (j')allais » ; (*y*) *õjị* « (j')allai » :	(*y*)*ălẹ* (*y*) *ălị*
(*k y*) *ọ̃jʰė* « (que j')aille » :	(*k y*) *ạ̀lė*
(*k y*) *õjịsė* « (que j')allasse » :	(*k y*) *álịsė*
ȯ̃jụ « eu » ; *sȯ̃jụ* « su » ; *nĕ̃ɛ̃ụ* « né » :	*u, su, nĕ̃sụ*

Nettement tranchées encore il y a un quart de siècle, ces différences s'atténuent présentement par l'implantation, à Aiript et dans la région saint-maixentaise, de formes du mellois septentrional. Les sujets les plus jeunes du groupe II et ceux du groupe III emploient *pĕrnị, pĕrnịsė, ălị, ạ̀lė, ălịsė, u, su*, à côté des formes indigènes, assez solides néanmoins, et inentamées au nord de la Sèvre et en aval de François (cf. *má, tá, sá*, p. 43).

1. Témoins : familles Pougnard, Donizeau, Thebault.

Le processus des changements et empiètements constatés dans notre parler vérifie en Poitou les conclusions tirées des faits charentais par A. Terracher sur l'influence des parlers « directeurs » : « Ce n'est pas le français qui supplante directement les formes indigènes puisque la désagrégation n'est pas partout la même ; ce sont les patois voisins » (Aires, p. 80).

La Roche-sur-Yon. G. POUGNARD.

INDEX DES TYPES ÉTYMOLOGIQUES

ad bene (+ are) 25 c
addirectiare 24 c
*adfocaliare 27 a
ad morte (+ are) 23 b
*adnoctare 19 b
ad noctem 27 a
ad vitam (+ are) 23 b
*aetaticu 22 b
agnellu 25 b
ala 18 c
amaru, -a 19 a
ambitame 21 c
annu 19 a, 21 c
appressare 25 a
*apriliu 23 b
aqua 22 a
aranea 21 c
aranea tela 24 b
arbore 18 c
articulu 24 c, 30 b
aucellu 25 b
auricula 24 c
avena 24 b

balneare 31 b
*barga 18 c
bene 25 b
bestia 25 b
bibere 24 b
bonu, -a 26 c
borda 26 b
boscone 27 a
boscu 27 a
botina 26 b
bove 27 a
bovina 16 a, 23 a
brisca 24 c
brogilu 30 b
*buka 23 c
*bukata 20 a

caballu 18 c
cadere 20 b
calere 23 a
caliculu 24 c
calidu, -a 18 c
*calina 23 a
caljo 17 b
calma 18 c
calore 22 b
campu 19 a
cancere 21 c
cane 21 c
capra 25 b
captivu, -a 22 c
capu 20 b
carricare 21 c
carru, -a 21 c
caru, -a 21 a
cathedria 26 a
cauda 27 c
caule 28 b
causa 28 b
*ceresia 26 a
cinere 24 b
claru, -a 17 a, 19 a
clavu 22 b
*cocere 15 b
coda 27 c
collare 19 b
coperta 14 b
corpus 26 b
cotariu 13 b
co(n)suere 27 c
coxa 15 b, 27 a
*crauca 28 b
credere 24 a
credo 24 a
cruce 28 a
crusta 27 b

dente 25 b
*derbice 25 a
dextrale 18 c
*ditu 24 a
duciculu 23 b
duru 23 c

ego 26 a
esca 26 a

*exaurare (dér. de) 28 b
explicitu 24 c
ex potius 27 a
exsucare 15 a

faba 25 b
facere 31 b
*faginu 23 a
fame 19 b
*fania 21 c
*femella 25 b
fenu 24 b
feria 26 a
ferru 25 a
ficu 23 a
filiolu 27 a
filiu, -a 23 b
filu 23 b
*fimoricare 19 b
focariu 22 b
focu 27 a
fontanile 29 b
foreste 25 b
foris 26 c
fossa 26 b
fraxinu 22 a
frisca 24 c
fructu 23 c
fulgurare (dér. de) 27 b
furca 27 b
furnu (et dér.) 27 b

garba 21 b
gauta 28 b
*genestu 25 b
*gentiare 19 b
*genuculu 30 b
glaciu 22 b
grosu, -a 26 b
gula 27 c

habere 24 a
hedera 25 b
herba 25 a
heri 26 a
herpice 25 a
homine 26 c

*jectare 26 b
jugu 27 c

klinka 16 c

lactata 25 b
lacte 22 a
lana 19 a
lavatoriu 28 b
lectu 26 a
lepore 25 b
lingua 24 b
linteolu 27 a
lixivu 22 c
*louketon 28 c
*(ex) louket (+ iare) 28 c
magide 31 b
magis 22 a, 31 b
major 31 b
maju 31 b
manducare 19 b
ma(n)sione 22 b
manu 19 a
maxilla 24 a
maxillare 19 b
me 24 a
mediu 25 c
mel 26 b
meliore 27 c
melius 26 a
me(n)sis 24 a
*mesigu 25 b
mica 23 a
*miliu 23 b
musaranea 21 c
muscula 27 b

nantolium 30 b
nascere 22 a
nasu 18 c
natale 18 c, 20 a
*nauda 28 b
nepote 14 b, 27 c
neptia 25 c
nidu 23 a
nivere 24 a
novu, -a 27 b
*nora 26 c
*nucicula 23 b

oculu 27 a
olca 26 b
ossu 26 b
ovu 27 b
ovicula 24 c

pacare 15 a
pala 18 c, 19 c, 21 c
palea 21 c
panariu 22 b
pane 19 b
paria 31 b
paucu 28 b
pauperu, -a 28 b
pavore 27 c
pede 25 b
*peduculu 28 b

peius 26 a
pensile 31 b
periculatu 19 b
petra 25 b
*petrosiliu 30 b
*pettia 25 c
Pictavu 22 b
pilos 24 b
pira 31 b
planu, -a 19 a
plenu, -a 24 c
plicare 15 a
plus 23 c
prata 14 a
pressare 25 a
primare 22 c
primariu 22 b
prode 27 c
propagine 22 a
pulla 27 b
pulvere 27 c
puteu 28 a
radiu 22 a
recipere 24 b
retorta 13 b, 26 b
rota 26 c
sale 18 c
sanu 31 c
scala 21 c
scuriolu 27 a
se 24 a
septimana 32 b
*sequere 25 c
seru 24 a
sex 25 c
singulare 19 b
sitellu 18 c (n. 1), 25 c (n. 1)
sitis 24 b
sola 26 c
solaciu 22 b
solia 27 a
*solic(u)lu 30 b
soliu 30 b
sordidius 24 c
spicu 23 a
stella 24 b
subinde 24 b
*substrare 27 b
*subtelare 19 b
tardicare 19 b
te 24 a
terra 25 a
testa 25 b
*tiliu 23 b
torculare 27 a
troja 27 a
tutare 23 b, 23 c
*umbiliculu 23 b
vacca 18 c
vanu 15 a, 16 a
vascellu 31 b
*veclu, -a 26 a
versoriu 28 b
vervactu 22 a

Suffixes.

-aceu, -a 22 b, 25 b
-aculu 22 b
-aldu 22 b
-are 19 b, 21 b
-ariu, -a 22 b
-ata 14 a, 19 b
-aticu 22 b
-atore 28 a
-atoriu 28 a
-atu 19 b

-ellu, -a 25 b
-ere 24 a
-escire 23 a
-eta 24 b

-iculu -a 24 c, 30 b
-idiare 19 b
-ile 23 b
-illa 24 a
-inu, -a 23 a
-ire 23 a
-issa 23 c
-ittu, -a 23 a, 24 a, 26 a
-ivu, -a 22 c

-ogilu 30 b
-oliu 30 b
-ore 28 a
-oria 28 b
-oriu 28 a
-osu 28 a

-uculu 28 b
-utu, -a 23 c